

Campagne de 1799, en Suisse et en Allemagne : d'après l'archiduc Charles, les généraux Masséna, Jomini, etc. [suite]

Autor(en): **M.N.N.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **2 (1857)**

Heft 9

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-328349>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

c'est gêner encore davantage le recrutement de la cavalerie qu'on reconnaît déjà trop difficile, et celui des trains de parc que la pétition reconnaît insuffisants. D'ailleurs moins une colonne d'infanterie a de chevaux avec elle, mieux elle s'en trouve pour ses marches et pour ses cantonnements. Il faudrait, en outre, apprendre à monter aux chirurgiens, les appeler au manège, leur fournir des chevaux dans les écoles, ce qui nous paraît des dépenses et des complications fort inutiles.

La 9^e *proposition* veut établir que la formation normale des brigades d'artillerie dans les divisions soit une batterie de gros calibre (canons de 12) et deux de 6 liv,

Nous ne saurions faire de cet objet une proposition, et nous croyons qu'au point de vue tactique il serait ou dangereux ou oiseux d'avoir à cet égard une règle absolue. La règle générale d'organiser son artillerie de manière à être en mesure d'opposer à l'ennemi un calibre plus fort que le sien à un moment donné, nous paraît suffisante ; d'après les circonstances très diverses d'une campagne, le commandant en chef pourra toujours juger de la manière dont l'artillerie devra être répartie.

CAMPAGNE DE 1799, EN SUISSE ET EN ALLEMAGNE,

D'APRÈS L'ARCHIDUC CHARLES, LES GÉNÉRAUX MASSÉNA, JOMINI, ETC.

(Suite.)

Grâce à la vigilance des avant-postes, l'ennemi n'avait pas le plus léger soupçon de l'entreprise ; tout allait à souhait ; mais l'opération manqua par le défaut de précautions quant aux moyens matériels de passage. Les ingénieurs chargés de l'établissement des ponts avaient négligé la connaissance indispensable du local : ils s'étaient contentés de juger la largeur du canal ; ils avaient réuni tout juste ce qu'il fallait de bateaux pour les deux ponts, mais ils n'avaient pas une seule nacelle pour transporter des troupes légères sur la rive gauche. La côte escarpée près de Gross-Döttingen rendait très difficile la mise à l'eau des bateaux ; enfin la rapidité de la rivière était beaucoup plus grande qu'on ne s'y attendait.

L'archiduc, qui n'avait pas voulu reconnaître lui-même la contrée, afin de ne pas trahir le secret, comptait si bien sur la situation dominante de la rive droite, qu'il ne doutait point de balayer la gauche avec son artillerie. On s'occupa donc du passage sans avoir préalablement envoyé des troupes prendre pied sur la rive opposée.

Les Autrichiens ayant transporté les pontons derrière le village et monté des batteries sur les hauteurs de Gross-Döttingen, commencè-

rent la construction des ponts à 2 heures après minuit. Dès que les Français placés à Klein-Döttingen s'aperçurent d'un mouvement extraordinaire, ils dirigèrent une fusillade très vive sur le point d'où venait le bruit ; 1 bataillon autrichien placé à Gross-Döttingen répondit par des bordées de mousqueterie, l'artillerie commença à jouer et le village de Klein-Döttingen fut bientôt en feu.

Cependant les Français (c'étaient 2 compagnies de volontaires zuricois armés de carabines) n'abandonnèrent point le village et continuèrent à tirer sur l'ennemi qu'un brouillard épais cachait à leurs yeux lorsque le jour parut.

La construction des ponts n'avancait pas ; le fond de la rivière était rocailleux et les ancrs ne tenaient pas ; tous les moyens de suppléer à cet inconvénient manquaient, on n'était pas même pourvu de cables pour assujettir les bateaux ; quelques-uns de ceux-ci avaient des voies d'eau, d'autres se détachèrent. En un mot, on vit une négligence impardonnable et un désordre honteux (c'est l'archiduc qui le dit) dans tous les préparatifs qui tenaient au service du génie. Ce ne fut qu'après de grands efforts qu'on parvint, à 9 heures du matin, à amarrer 13 bateaux au pont d'amont et encore moins à celui d'aval. Le brouillard s'était dissipé à ce moment, le feu des Zuricois devint si meurtrier que tous les pontonniers employés aux travaux furent successivement tués ou blessés.

Sur ces entrefaites, le bruit du canon ayant éveillé l'attention des Français, Ney qui commandait dans le Frickthal, rassembla à la hâte tout ce qu'il trouva de troupes sous la main et se porta promptement au feu ; il rassembla assez de monde pour occuper les bois et les hauteurs qui entourent la plaine de Klein-Döttingen et les environs de Bottstein.

L'archiduc avait manqué son but et une canonnade, désormais inutile, finit par un accord en vertu duquel il fut convenu que les Autrichiens retireraient leurs pontons sans être inquiétés.

Après avoir jeté un blâme sévère et mérité sur le corps du génie autrichien, ou plutôt sur la manière de l'instruire et sur le degré d'instruction de ses officiers, l'archiduc, dans son ouvrage, s'exprime sur le compte des deux compagnies qui défendaient Klein-Döttingen, dans des termes que nous ne pouvons nous empêcher de transcrire, car ces 2 compagnies que l'archiduc appelle françaises étaient zuricoises, et l'éloge de l'archiduc est trop glorieux pour elles pour que nous le passions sous silence :

Deux compagnies françaises, dit-il, arrêtaient 50,000 hommes, et cette poignée de braves mérite les plus grands éloges. Ils prouvèrent que des postes qui ne sont pas exposés à être tournés et où

le soldat trouve des abris contre le feu de l'ennemi, ne peuvent être emportés que par le choc à l'arme blanche. Ni la grêle de boulets et de balles que les Autrichiens firent pleuvoir sur eux, ni l'incendie du village, ne furent capables d'ébranler leur intrépidité ; profitant de l'abri que leur offraient les débris des maisons, ils restèrent fermes au milieu de l'incendie.

L'archiduc fit rentrer toutes ses troupes dans leurs premières positions et les Français suivirent son exemple, après avoir toutefois laissé pendant quelques jours des postes renforcés sur l'Aar et des réserves à Gebenstorf et à Windisch, jusqu'à ce qu'ils fussent certains que l'ennemi avait abandonné ses projets.

Si le projet de passer l'Aar à Döttingen décèle, dit Jomini, le vrai génie de la guerre, on est surpris de voir celui qui l'avait conçu renoncer aussi facilement à prendre l'offensive. S'il est vrai que l'oubli d'une simple précaution eût rendu l'opération impraticable, comment ne pas profiter de ce qu'elle avait attiré toute l'attention des Français sur le bas Aar, pour rabattre vivement sur Zurich les 50,000 hommes rassemblés à Gross-Döttingen et les faire déboucher contre la division qui gardait l'Uetti ? Quelque activité qu'eût mis Lorges à la secourir, il n'aurait pu la sauver d'une défaite inévitable, et ces deux divisions, accablées par des forces quadruples, trop heureuses de regagner Bruck et Aarau, eussent laissé Lecourbe, engagé au fond de la vallée d'Urseren, dans une situation éminemment critique, car la chance la plus heureuse pour lui eût été de pouvoir décamper par le Valais sur Genève.

LES AUTRICHIENS ÉVACUENT LA SUISSE.

Pressé du désir de ne pas quitter la Suisse avant d'avoir reporté son aile gauche en avant pour faciliter la marche de Suwarow sur la Suisse, l'archiduc se décida à détacher, dans la soirée du 17 août, 9 bataillons et 6 escadrons sous la conduite de Hotzé, par Rümlang et Grüningen sur Rapperschwyl. Ces troupes arrivèrent à leur destination le 19 ; Hotzé ordonna pour le 21 une attaque avec toute la gauche.

La 1^{re} colonne, sous Hotzé lui-même, devait marcher par le pont de Grünau contre la position des Français entre le lac de Zurich et la Sihl.

La 2^e colonne, sous Jellachich, devait partir de Glaris et se diriger sur Schwytz par le Klönthal et le Muttenthal.

La 3^e colonne, aux ordres de Simbschen, partant des Grisons, devait marcher contre les positions du Crispalt, en suivant la vallée du Rhin antérieur.

Hotzé arriva au jour fixé sur les bords de l'Aa, rivière qui descend du Wägghal, et ses troupes légères s'avancèrent le long du lac sur Altendorf, d'où les Français se replièrent dans leur position avantageuse entre Pfäffikon et l'Aetzel.

La 2^e colonne dut s'arrêter à Schwanden, vallée de la Linth, parce que Lecourbe avait fait mouvoir quelques troupes dans le Schächenthal et que Jellachich craignit d'être tourné s'il s'enfonçait dans le Muttenthal.

La 3^e colonne arriva le 23 à Illanz et poussa ses avant-postes à Dissentis.

Le désir de l'archiduc était en opposition avec les ordres de la cour de Vienne; il sentait le devoir de les suivre, et cette contradiction dans sa position fit naître en lui une indécision qui n'était point dans son caractère. Persuadé que l'événement seul pouvait justifier son séjour prolongé en Suisse, il crut ne devoir rien donner au hasard.

Masséna, parfaitement rassuré sur sa gauche, apprit la marche du corps autrichien sur Rapperschwyl, et renforça de nouveau sa droite aux dépens de sa gauche.

En même temps, l'Archiduc fut informé d'un mouvement général des Français sur le Rhin, de leur rassemblement aux environs de Spire et de l'apparence d'une opération offensive partant de là. Dès lors, il risquait trop en s'éloignant de l'Allemagne et se rendait responsable, après les ordres reçus, de tous les succès que l'ennemi pourrait obtenir de ce côté.

Hotzé agissait mollement et demandait des renforts. Le général russe cantonné près de Séebach, depuis le passage manqué de l'Aar, attendait derrière la ligne des Autrichiens l'arrivée de sa cavalerie et des dernières colonnes de son corps; sous prétexte que l'organisation de ses troupes ne permettait pas de les séparer, il refusa d'envoyer quelques mille hommes au soutien de l'aile gauche.

Tant de contrariétés occasionnèrent une stagnation dans les opérations qui devait nécessairement tourner au préjudice des alliés.

Enfin Korsakow marcha avec son corps tout entier et arriva à Uznach par Grüningen, le 25. Les masses de troupes rassemblées dans cette contrée étaient dès lors trop nombreuses pour agir exclusivement sur la rive gauche de la Linth et du lac; l'Archiduc en retira 6 bataillons qu'il réunit à tout ce qui se trouvait dans les positions de la Limmat, afin de déboucher par Zurich et de seconder le mouvement de l'aile gauche, en attaquant le centre de Masséna sur l'Uetti. Le méfiant Korsakow crut qu'on voulait lui tendre un piège; il déclara que les intentions de la cour de Vienne lui étant parfaitement connues, l'entreprise ne conduirait qu'à la perte de tous les avantages obtenus

jusqu'à ce jour et que dès que les Autrichiens évacueraient la Suisse, il ne lui resterait plus qu'à prendre une position près de Schaffhouse. Alléguant ensuite un ordre de Suwarow d'envoyer 10,000 hommes en Italie sous la conduite du prince Gortschakoff, il demanda, pour prix de son accession à l'entreprise projetée, que les 6 bataillons rappelés restassent à l'aile gauche et que l'archiduc s'engageât à coopérer avec toute l'armée autrichienne.

Le temps s'écoulait ainsi inutilement ; l'ennemi se renforçait tous les jours et l'Allemagne était de plus en plus menacée. On ne pouvait se flatter de voir plus tard se rétablir l'harmonie qui eût été seule capable de former une masse puissante de toutes les forces réparties entre l'Allemagne et la Suisse. D'après ces considérations, l'archiduc crut devoir se conformer aux ordres de sa cour en abandonnant au sort ce qui ne dépendait plus de lui-même.

L'archiduc ne voulut cependant pas exposer Korsakow à une défaite trop certaine, et afin de l'aider à se soutenir dans une défensive honorable jusqu'à l'arrivée de Suwarow, il laissa Hotzé en Suisse avec 30 bataillons et 34 escadrons (25,000 hommes, y compris 3,000 Suisses), le reste de ses forces lui paraissant d'ailleurs suffisant pour marcher contre l'ennemi qui s'avavançait déjà vers Phillipsbourg, sur la rive droite du Rhin. Enfin, pour dernière mesure, on convint que les Russes quitteraient Uznach le 27, qu'ils remplaceraient les Autrichiens entre le lac de Zurich et le Rhin, et que Hotzé formerait l'aile gauche de l'armée depuis Meylen, sur le lac de Zurich, jusqu'aux frontières d'Italie.

Cependant à cette époque la position de Hotzé ne couvrait pas, dans toute son étendue, la communication dont on voulait lui confier la garde ; il avait craint d'être attaqué par des forces supérieures sur les bords de l'Aa et crut, d'après les propos de Korsakow, ne pas pouvoir compter sur le secours des Russes. Cette méfiance fut cause qu'il se retira, le 26, derrière la Linth, pendant que l'archiduc négociait avec Korsakow, qu'il détruisit le pont de Grünau et qu'il partagea ses troupes entre Rapperschwyl, Schänis et Schwanden, en ne laissant que quelques postes à Netsthal, contre le Klönthal, sur la rive gauche de la Linth, afin de protéger la route de Glaris et la plus courte communication avec les Grisons.

Tandis que ces mouvements causés par le défaut d'entente entre les généraux alliés s'exécutaient, Masséna avait reçu la plus grande partie des transports qu'il attendait ; le repos pesait à son caractère qui le poussait à une activité incessante. Il se décida à reprendre l'offensive contre le centre de l'ennemi en liant ce mouvement à une attaque simultanée de sa droite dans les montagnes. Méditant ce mou-

vement depuis quelques jours, il avait fait reconnaître et reconnu lui-même le cours de la Limmat. — Deux points lui avaient paru propres à un passage, l'un au confluent même de cette rivière avec l'Aar, l'autre au-dessus de Dietikon, à égale distance de Zurich et de Baden. On amenait les bateaux et pontons au premier point par l'Aar et la Reuss, mais l'emplacement propre à l'abordage sur la rive droite n'avait pas assez d'étendue, le courant était trop rapide pour qu'on pût espérer d'y arriver avec précision, et il entraînait les embarcations jusque sous les batteries autrichiennes. On évitait bien cet inconvénient en faisant remonter les barques de l'Aar dans la Limmat jusqu'à Vogel-sang où l'abordage devenait facile, mais il aurait pour cela fallu les haler pendant plus de 500 mètres sous le feu ennemi, et supposé qu'on eût le bonheur d'arriver sain et sauf, toutes les difficultés n'étaient pas vaincues. Avant d'atteindre le plateau de Nider-Siggingen, traversé par la route de Zurzach à Baden, il fallait emporter un coteau planté de vignes, escarpé, de difficile accès pour l'artillerie et dominé par les batteries ennemies. La réussite n'était donc possible qu'à la condition de détourner l'attention des Autrichiens par des diversions. Dans ce but, Masséna ordonna à Soult de prendre le commandement de la 3^e division (Chabran) en laissant celui de la 4^e à Mortier, et de nettoyer la rive droite de la Linth, en se portant sur Uznach, de concert avec la brigade de gauche du général Lecourbe conduite par Molitor qui attaquerait l'ennemi à Glaris.

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ AU CONCOURS D'INFANTERIE

par M. le lieutenant-colonel HOFSTÆTER, à St-Gall ¹.

La question est conçue en ces termes : Est-il nécessaire à l'armée suisse d'avoir deux espèces de carrés ? Et en cas de réponse négative, quelle est l'espèce de carré la plus simple et la plus propre à résister à l'ennemi ?

Solution. La nature des lieux appelés à être le théâtre des opérations de notre armée ne nous permet ni d'entretenir, ni d'utiliser une cavalerie nombreuse. Aussi nos troupes n'auront-elles pas à livrer des combats de carrés importants et longs ; elles pourront donc se passer du carré qui réunit à un feu de front étendu un espace intérieur considérable, et qui par le peu de profondeur de ses fronts atténue les effets de l'artillerie ennemie ; cette dernière éventualité ne se réalise en général que lorsque des attaques de cavalerie faites sur une grande échelle et renouvelées avec persévérance permettent à l'artillerie d'agir.

Par conséquent, puisque nous possédons suffisamment de chasseurs pour proté-

¹ Traduit de la *Schweizerisch Militär Zeitung*. Ce mémoire a reçu un prix de 125 fr.